

*Billy et Bear*

Lors d'une belle soirée de 2011, nous roulions vers l'est le long du Dee, dans un paysage des Highlands digne d'une carte postale. Au loin, le Lochnagar, plus haut sommet de la région, qui baignait dans une splendide lueur dorée, semblait danser sur les eaux noires dans une myriade de couleurs.

De temps en temps, on apercevait un pêcheur qui, dans l'eau jusqu'aux genoux, lançait sa ligne dans l'espoir d'attraper une truite ou un saumon. À l'époque, je n'y avais pas pensé, mais, avec le recul, je m'aperçois que, moi aussi, j'allais à la pêche, d'une certaine manière. Que disait le vieux proverbe ? Qu'il fallait savoir sacrifier sa mouche pour attraper une truite ?

Chris, mon mari, était au volant, et nos deux enfants, à l'arrière. Notre fille, Pippa, qui venait de fêter ses six mois, dormait profondément dans son siège-auto. Comme d'habitude, c'était Fraser, notre fils de trois ans, qui nous inquiétait. Tranquille, parlant très peu, il observait intensément

les deux petites photographies qu'il avait emportées. On ne savait pas trop à quoi s'attendre ce soir-là. Mais avec Fraser, c'était toujours le cas.

L'autisme avait été diagnostiqué deux ans plus tôt, en août 2009, alors qu'il avait à peine dix-huit mois. Comme la plupart des garçons souffrant de cette affection, il avait du mal à communiquer et avait tendance à s'isoler dans son propre monde. Il était également capable de tempêtes émotionnelles pour des motifs parfois insignifiants. De plus, il souffrait d'hypotonie, une faiblesse musculaire très rare, si bien que ses articulations étaient lâches et flexibles.

Il éprouvait de graves difficultés pour exécuter les gestes les plus simples comme attraper un objet. Pour lui, c'était une véritable épreuve de se tenir debout, sans parler de marcher. En fait, il n'avait gagné une certaine autonomie que depuis un an, grâce à des orthèses qui lui maintenaient les chevilles et les mollets.

Depuis un an et demi, Fraser bénéficiait des soins d'une petite équipe de spécialistes, dont un orthophoniste et un ergonome. On nous avait annoncé très clairement qu'il ne pourrait jamais suivre l'enseignement d'une école normale. Néanmoins, nous avions fini par lui trouver une maternelle privée qui avait accepté de le prendre deux fois par semaine, ce qui avait été un grand soulagement, pour moi en particulier. La mauvaise nouvelle, cependant, c'était que ses humeurs et ses comportements restaient hautement imprévisibles et versatiles. Par conséquent, nos vies n'étaient jamais réglées d'avance.

Petit garçon adorable à la personnalité très attachante, Fraser semblait faire fondre le cœur de tous ceux qui le rencontraient. Pourtant, ce serait mentir de dire que la vie en commun était un lit de roses, car c'était loin d'être le cas. Nous avons traversé des épreuves extrêmement difficiles et éprouvantes. Nous ne savions jamais vraiment à quoi nous attendre ni ce que nous devions faire, surtout lorsqu'il nous arrivait de modifier la routine, comme ce jour-là. Nous ne pouvions que suivre notre instinct. C'est pourquoi nous marchions sur des œufs en longeant la vallée du Dee pour nous rendre à Aboyne, où nous devions rencontrer la présidente de la section locale de la Cats Protection (société protectrice des chats).

J'avais toujours aimé les animaux. Petite fille, je jouais avec les lapins, les chiens, les chats, les chevaux, peu m'importait. Ce jour-là, j'avais regardé avec envie les terres du Royal Deeside Estates, où l'on pouvait pratiquer l'équitation, sport que j'adorais dans ma jeunesse et qui me manquait terriblement depuis que j'étais maman à plein temps.

Pour le moment, notre seul animal domestique était un chat tigré bedonnant et vieillissant appelé Toby, que nous avons recueilli plus de dix ans avant la naissance de Fraser et Pippa. C'était ce bon vieux Toby qui m'avait fait penser à cette expédition dans l'inconnu.

Toby faisait partie des meubles. Se promenant dans toute la maison, il se concentrait sur ses deux activités favorites : manger et dormir.

Pendant la plus grande partie de sa jeune vie, Fraser ne s'était guère occupé de son environnement. Il était

obsédé par tous les objets qui possédaient des roues ou tournaient et passait des heures à observer la machine à laver, à jouer avec un vieux tourne-disque ou à faire tourner les roues de ses petites voitures, mais, en dehors de cela, rien ne semblait l'attirer. Récemment, j'avais remarqué qu'il commençait à être fasciné par Toby. Il se couchait près de lui pendant qu'il faisait la sieste, posait sa tête sur le tapis pour pouvoir le caresser et communiquer avec lui.

Toby ne partageait pas cette nouvelle affection. Pendant un moment, il toléra cette intrusion dans son espace vital, mais il se méfiait de plus en plus de Fraser, surtout lorsqu'il était en crise. À plusieurs reprises, Fraser s'était mis à hurler, parce qu'il était survenu un minuscule changement dans la routine de la maison, et Toby s'était enfui au grand galop pour se réfugier à l'étage.

Depuis, il avait visiblement peur de Fraser et restait à l'écart. Parfois, il s'enfuyait dès que Fraser apparaissait dans son champ de vision.

Je n'étais pas très surprise par cette réaction. Toby n'était guère l'animal idéal pour Fraser, mais cette nouvelle attitude m'avait incitée à réfléchir.

En tant que mère d'un enfant autiste, je savais devoir saisir toutes les occasions et toutes les ouvertures qui s'offraient à moi. Elles étaient rares et très espacées, d'autant plus que nous vivions dans une maison isolée appartenant au domaine de la reine, près des terres de Balmoral où Chris travaillait.

Nous n'avions aucun voisin et, pendant longtemps, nous ne pouvions pas nous joindre à des groupes de

jeunes enfants, car Fraser réagissait étrangement en présence des autres. Son absence d'aptitudes sociales me préoccupait, mais, en voyant Fraser avec Toby, je me demandais si un animal domestique ne pourrait pas avoir une influence positive sur lui. Les interactions restaient des interactions, même si les échanges se passaient avec un chat, et non un être humain.

– Je pense qu'il aimerait avoir un ami. Cela l'aiderait peut-être à sortir de lui-même, dis-je à Chris, un soir au dîner. Pourquoi n'essaierait-on pas de trouver un jeune chat avec lequel il pourrait s'entendre ?

Nous en avons déjà tellement bavé avec Fraser que Chris, qui est un être très logique et rationnel, vit immédiatement les problèmes.

– Tu en es sûre ? Tu ne crois pas que le chat prendrait peur, tout comme Toby ?

– Qu'est-ce qu'on a à perdre ? Si on va chercher un chat à la SPA, on pourra expliquer la situation, et ils accepteront sûrement de le reprendre si cela ne fonctionne pas.

– Oui, j'imagine, dit Chris, toujours pas convaincu.

Le lendemain, j'envoyai un courriel à une société de protection des chats, par l'intermédiaire de leur site Internet. J'expliquai que Fraser était autiste et souffrait d'une affection musculaire qui l'immobilisait, et que nous cherchions un animal domestique adapté qui pourrait devenir son ami. Ce fut exactement ce que j'écrivis : *un animal adapté*. Je n'étais pourtant pas certaine qu'une telle créature existe.

Au début, je n'obtins aucune réponse. Je me demandais même si on n'avait pas écarté ma demande en me

prenant pour une folle qui demandait un animal adapté pour son enfant peu adapté.

Il s'avéra que mon message avait été mal dirigé. Un beau matin, je reçus un appel me suggérant de contacter la section des amis des chats de la vallée du Dee qui, par un heureux hasard, venait d'ouvrir six mois plus tôt.

J'envoyai un autre courriel et fus aussitôt contactée par la présidente, une dame appelée Liz qui vivait à une vingtaine de minutes de chez nous, en banlieue d'Aboyne.

Elle comprit tout de suite notre problème.

– J'ai un ou deux chats qui pourraient correspondre à ce que vous cherchez. Mais j'ai comme l'impression que je vais vous trouver le bon. Je vais vous envoyer une photographie et quelques détails.

Presque aussitôt, je reçus les photographies de deux chats qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Tous les deux gris, ils avaient des airs de persan et des marques blanches sur la tête et le ventre. Ils semblaient jeunes et plutôt maigrichons, presque faméliques, ce que je compris mieux en lisant les notes que Liz m'avait fournies.

Elle expliquait qu'on les avait trouvés dans un logement social d'un village proche, dont les occupants s'étaient enfuis sans laisser d'adresse. La ville avait voulu condamner portes et fenêtres, mais un des voisins avait signalé que des chats vivaient à l'intérieur. Heureusement que ce voisin avait parlé à temps, car, lorsque les ouvriers entrèrent à nouveau, ils découvrirent quatre petits chats émaciés qui se nourrissaient

des restes trouvés dans la maison. Ils seraient certainement morts de faim sans cette intervention. La SPA avait récupéré les quatre petits chats. L'un d'entre eux, un grand mâle noir, avait été adopté rapidement, mais l'autre chat et ses petits frères, Bear et Billy, furent plus difficiles à placer.

À la vue de ces photographies, rien ne montrait pour quelle raison Liz était si convaincue que l'un de ces chats nous conviendrait, mais j'étais prêt à lui faire confiance et à prendre le risque. Je lui demandai si on pouvait organiser une rencontre pour que Fraser puisse faire la connaissance de Billy et Bear, et elle proposa un rendez-vous, une semaine plus tard, à Aboyne.

D'expérience, je savais que Fraser acceptait mal les changements brutaux et inattendus dans sa routine quotidienne, si bien que je devais en amont préparer cette visite et surtout l'arrivée d'un nouvel occupant dans la maison.

Un matin au petit-déjeuner, je mis les choses en branle.

– Fraser, cela te plairait d'avoir un petit chat à toi, avec lequel tu pourrais jouer ?

Il m'observa un instant d'un air studieux et hocha la tête.

– Oh oui, maman ! dit-il.

Par moments, obtenir une seule syllabe de Fraser était une véritable prouesse ; alors, trois mots à la fois, c'était un exploit. Encouragée par ce succès, je continuai. Comme il n'avait pas toujours le niveau de compréhension nécessaire, nous avions pris l'habitude d'utiliser des images pour l'aider à se représenter les

choses. J'imprimai donc immédiatement des petits tirages de la taille de boîtes d'allumettes de Bear et Billy pour qu'il puisse voir ses nouveaux amis potentiels et faire son choix.

De nouveau, ses réactions furent encourageantes. Il emportait les photos tous les soirs et les posait soigneusement sur sa table de nuit. Il passait des heures à les regarder. Dieu seul savait quelles pensées lui traversaient l'esprit pendant qu'il examinait encore et encore les images de ces deux chats parfaitement identiques.

Identiques à mes yeux, en fait, mais lui sut aussitôt faire la distinction. Pour moi, ils se ressemblaient tant que je devais écrire leur nom au dos du papier pour les reconnaître, mais Fraser savait tout de suite et ne cessait de répéter :

– Lui, c'est Billy, et lui, c'est Bear.

L'autisme revêt parfois des visages complexes : Fraser était presque incapable de marcher et de communiquer, mais il voyait immédiatement la différence entre ces jumeaux de chats.

Avec le premier objectif en tête, je commençai à le préparer à notre expédition à Aboyne.

Ce n'était pas une mince affaire, car nous n'étions jamais allés dans la maison d'un inconnu auparavant. Fraser éprouvait tant d'appréhension dans un nouvel environnement que cela déclenchait souvent des crises de panique. Même lorsqu'il se sentait heureux, il trouvait toujours quelque chose qui l'horripilait et nous rendait la vie impossible. Nous évitions donc d'aller voir des inconnus avec lui depuis qu'il était bébé. Les seuls endroits où l'on pouvait l'emmener en toute



confiance, c'était chez ses grands-parents : la maman de Chris et son compagnon qui vivaient sur la côte nord-est de l'Écosse, et mon père et ma mère qui vivaient dans l'Essex.

Au bout d'une semaine de préparation, je me sentais confiante et pensais que Fraser comprenait ce qui allait arriver. On allait rendre visite aux deux petits chats, et, s'il le voulait, l'un d'eux viendrait vivre avec nous.

Dernière précaution pour éviter le drame, nous lui avons dit que nous partirions un vendredi, après le travail de Chris, qui terminait souvent après le déjeuner en fin de semaine. Nous voulions qu'il accepte le changement de la routine de l'après-midi.

Finalement, on partit un peu plus tard que prévu, et le soleil plongeait déjà derrière les montagnes lorsqu'on traversa le Dee à Ballater, avant d'arriver à Aboyne.

Dans la voiture, mes pensées se bousculaient. Il n'y avait rien d'anormal à cela. Parfois, je me demandais si je n'étais pas la mère la plus névrosée du monde. En vérité, en tant que parent d'autiste, j'avais en permanence de bonnes raisons de m'inquiéter. Ce soir, la liste des soucis était aussi longue que le fleuve Dee. Et s'il n'aimait pas Liz et qu'elle lui fasse peur ? Et s'il n'aimait pas sa maison ? Si le bruit le dérangeait ? Et s'il n'aimait pas les chats ? Je ne savais pas si les chats vivaient à l'intérieur ou à l'extérieur. Comment réagirait-il en voyant un chat en cage ? Dans son esprit, les chats, comme Toby, étaient libres d'aller à leur guise, comme bon leur semblait. Comment supporterait-il de voir un chat enfermé ? Et s'il ne voulait plus rien savoir et refusait de sortir de la voiture, ce qui était parfait-

tement possible, probable même ? Souvent, une fois arrivé à destination, Fraser agitait les bras et hurlait « Non, non, non ! » Nous étions obligés de faire demi-tour et de rentrer à la maison. Allait-ce se reproduire ? Tant de questions se bousculaient dans ma tête... Grâce à Dieu, le magnifique paysage des Highlands m'offrait une agréable distraction.

Les ambres du couchant disparaissaient derrière les montagnes au moment où on arriva devant chez Liz. Lorsque Chris s'arrêta, Fraser se redressa et tendit le cou pour observer la scène.

– Maman, c'est là que les chats habitent ? demanda Fraser.

Je regardai Chris sans avoir à prononcer un mot. C'était l'une des phrases les plus longues et les plus cohérentes que Fraser ait jamais prononcées.

– Oui, Fraser.

Pendant que Chris se garait, je me penchai vers Pippa. Par bien des côtés, elle était l'exact opposé de Fraser. Voyager avec son frère était toujours une épreuve, mais avec elle, c'était du gâteau, comme elle nous le prouvait à nouveau. Elle dormait toujours tranquillement dans son siège, si bien qu'on décida de la laisser là pendant ce qui devrait être, à mon avis, une très courte visite. On était garés devant la maison, et nous ne serions pas très loin.

On n'avait pas plus tôt fait descendre Fraser que Liz apparut sur le pas de la porte et nous salua. On avait échangé plusieurs courriels au cours de la semaine, et il était évident qu'elle était bien préparée, car elle alla droit au but :

– Bonjour, tu dois être Fraser. Tu es venu voir les chats ?

Je retins mon souffle un instant. La plupart du temps, Fraser ne communiquait pas avec les gens qu'il n'avait encore jamais rencontrés. S'il se sentait mal à l'aise ou inquiet, il refusait tout contact oculaire et faisait son possible pour se soustraire à l'intrusion indésirable dans son monde. Rien de tel ne se produisit.

– Oui, merci, dit-il en regardant Liz dans les yeux.

De toute évidence, il se sentait concerné. Il ne détournait pas les yeux, ne semblait pas indifférent. Il avait toujours la photo des deux chats dans sa main. Chris et moi échangeâmes un regard. Nous n'avions pas besoin de parler. Nous savions qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

Liz nous expliqua que les chats étaient à l'extérieur dans un enclos fermé, ce qui n'était que la moitié d'une bonne nouvelle. D'un côté, je n'avais plus à m'inquiéter que Fraser ne repère un lave-linge ou un grille-pain qui l'hypnotise au point qu'il en oublie les chats, de l'autre, je me demandais comment il allait réagir en voyant les chats dans un enclos. À la maison, Toby pouvait aller et venir librement. C'était le genre de détail qui n'aurait pas choqué 99,99 % des enfants, mais Fraser ne faisait pas partie de ces 99,99 % !

Mon inquiétude fut de courte durée. Liz nous conduisit vers deux vastes enclos entourés de grillage. L'un était vide, l'autre était occupé par les deux chats des photographies, Bear et Billy. Ils se ressemblaient encore plus en chair et en os, et je n'arrivais vraiment pas à les distinguer.

– Maintenant, je vais entrer dans l'enclos, tu veux bien, Fraser ?

Il hocha la tête, comme hypnotisé par les deux chats.

Pendant un petit moment, avec Chris, je restai près de Fraser et regardai l'enclos.

Les deux chats se trouvaient sur une plate-forme surélevée. L'un dormait à moitié et nous tournait le dos, l'autre était assis bien droit et, intrigué, observait les nouveaux venus.

– C'est Bear, expliqua Liz en montrant le chat endormi. Et voici Billy.

À cet instant, le second chat sauta sur l'épaule de Liz pour en redescendre aussitôt avant de se diriger vers Fraser, qui se tenait toujours de l'autre côté du grillage. Fraser ne recula pas, au contraire. Il sourit, fasciné par ce qu'il voyait.

– Fraser, tu veux entrer et venir dire bonjour à Billy ?

– Oui, répondit-il. Maman, tu veux bien venir avec moi ?

De nouveau, j'échangeai avec Chris un regard qui en disait des tonnes. Pour d'autres parents, ce détail aurait semblé insignifiant, mais, pour nous, parents d'un enfant qui avait passé trois ans à avoir peur de tout, c'était enthousiasmant. Ce qui se produisit ensuite ne fut pas seulement enthousiasmant. Pour moi, c'était une révolution.

À l'intérieur de l'enclos, Fraser, fasciné, s'assit immédiatement sur le sol. En maman anxieuse, je pensai aussitôt : *Il y a des poils de chat partout. Pourvu qu'il ne fasse pas de crise d'asthme !* Pourtant, je n'eus pas le temps d'analyser les événements. Avant

même que je puisse réagir, Billy s'était approché de Fraser, lui avait sauté sur les genoux et avait atterri contre sa poitrine.

Liz s'était bien occupée des chats depuis leur arrivée, car Billy était bien dodu. Ce mouvement fit un choc à Fraser, qui recula un peu sous le poids. Pendant un instant, il resta immobile, ne sachant comment réagir à ce geste. Dans des circonstances ordinaires, je me serais attendue à des hurlements épouvantables. Mais les circonstances n'avaient rien d'ordinaire. Il n'y eut aucun cri, aucune réaction hostile. Rien.

Instinctivement, Billy sembla comprendre que Fraser ne se sentait pas très à l'aise, si bien qu'il descendit de sa poitrine, ajusta sa position pour que son poids ne fasse plus pression et ne laissa que ses pattes avant sur Fraser. Il tendit le cou le plus possible pour approcher sa tête de celle de Fraser. Ils restèrent là, à se cajoler l'un l'autre, comme s'ils étaient seuls au monde.

J'étais abasourdie. En fait, j'arrivais à peine à en croire mes yeux.

– On dirait que Billy t'a déjà choisi, dit Liz, brisant le silence.

Liz, Chris et moi échangeâmes des sourires. De nouveau, personne ne ressentit le besoin de parler. Fraser et Billy restèrent ainsi quelques minutes, pour apprendre à se connaître, avant que Liz ne brise le silence :

– Fraser, tu as envie d'emmener Billy ?

– Oui, j'aimerais bien, répondit-il.

– Bon, je vais parler avec ta maman et ton papa, et on va arranger ça.

Elle les laissa encore quelques minutes avant que Chris ne dise qu'il devait aller voir Pippa dans la voiture.

– On doit rentrer bientôt, malheureusement, dis-je à Liz. Alors, comment doit-on procéder ?

– Je vais l'emmener chez le vétérinaire et le faire vacciner. Ensuite, il sera prêt pour partir.

– Nous devons déménager bientôt. Cela aura peut-être une influence sur la suite.

– On se rappelle lundi, d'accord ?

– Parfait, dis-je en espérant que tout se passerait pour le mieux.

J'avais peur que Fraser soit déçu que Billy ne vienne pas tout de suite avec nous, mais, lorsqu'on lui expliqua la situation, il l'accepta, comme tout le reste ce soir-là.

– Chris, à ton avis, Liz nous a crus, lorsqu'on lui a dit que Billy était autiste ? demandai-je sur le chemin du retour.

Il se mit à rire.

– Eh bien, à le voir ce soir, c'était impossible de deviner qu'il y avait un problème, poursuivit-il.

Comme d'habitude, nous étions prêts à faire demi-tour sans même pouvoir descendre de voiture. Cependant, Fraser n'avait eu aucun de ses comportements excessifs habituels. Il avait tout accepté : entrer dans la demeure d'un étranger, avoir un chat qui lui saute dessus. Dans le contexte de notre vie quoti-

dienne avec Fraser, cela tenait du petit miracle. Notre intuition avait payé. Nous avions peut-être ferré notre première truite.

À l'aller, Fraser était resté à l'arrière, silencieux comme une souris, perdu dans ses pensées. Au retour, c'était un autre enfant, qui parlait d'un ton animé.

– Billy sera l'ami de Fraser, dit-il, à un moment, en montrant la photo.

– Oui, Fraser, répondis-je en captant son regard dans le rétroviseur.

– Billy sera le meilleur ami de Fraser, dit-il.

La vérité sort de la bouche des enfants. Aucun de nous ne pouvait encore comprendre l'importance capitale de ces simples mots.